

Walser en français : quand on se pique de traduire

Retour sur la joute de traduction du 15 mai 2018 autour de *Dornröschen*, un dramolet de Robert Walser, entre le traducteur Jean-Louis Besson et les traductrices Marina Skalova et Raphaëlle Lacord, menée par Camille Luscher.

Événement organisé par le Centre de traduction littéraire de Lausanne (CTL) en collaboration avec la Maison de Rousseau et de la Littérature et la Comédie de Genève.

Qui n'a encore jamais assisté à une joute de traduction peut cependant sans peine imaginer le dispositif ainsi désigné. Comme au sport, il s'agit de deux équipes qui s'affrontent dans une discipline, en l'occurrence : la traduction littéraire.

Face à face, des traductrices ou traducteurs, en solo ou en équipes, confrontent publiquement leurs traductions d'un même texte. Si la traduction est réalisée en amont, chacun découvre le travail de la partie « adverse » en même temps que le public.

Mardi 15 mai 2018 à la Comédie de Genève, c'était *Dornröschen*, un dramuscule du fameux auteur suisse allemand Robert Walser, qui était ainsi mis en joute. Dans son édition allemande, ce très bref texte est intégré dans le volume *Komödie* des œuvres complètes. D'emblée, la couleur est donnée : le ton de cette pièce est irrévérencieux, piquant, savoureusement narquois. Dans ce *Dornröschen*, Robert Walser imagine la suite de l'histoire du personnage du conte que nous connaissons en français sous un nom bien différent : la *Belle au bois dormant*. Premier défi pour nos traducteurs, car si la référence est importante, le nom français ne sied plus très bien à l'héroïne de Walser. Dans sa version en effet, la « Belle » ne dort pas par défaut en attendant un baiser salvateur, offrant sa beauté à celui qui bravera les obstacles pour l'approcher. Non, elle dort par conviction, profondément, ravie d'échapper ainsi (comme toute sa cour d'ailleurs) aux obligations de la vie courtoise. Autant dire qu'elle ne voit pas l'arrivée du prince charmant d'un très bon œil. Qu'y a-t-il de réjouissant à se faire tirer d'un délicieux et langoureux sommeil par un étranger pas gêné de lui ravir un baiser ?

Pour rendre à ce personnage un peu de son piquant, les traductrices et le traducteur choisissent tous deux une traduction plus littérale de son nom : *Rose Épinette*, de façon à retrouver à la fois la fleur et les épines, gagnant au passage une allusion musicale. La Belle au bois dormant est reléguée en sous-titre. En découvrant sur scène leurs traductions respectives, traductrices et traducteur échangent des sourires surpris et amusés : tous trois ont pensé à la même solution.

Ces traducteurs inventifs et facétieux, c'étaient d'une part Jean-Louis Besson, un « vieux loup » de la traduction, et d'autre part Marina Skalova et Raphaëlle Lacord, deux jeunes traductrices néanmoins aguerries du théâtre. Ce sont donc deux équipes aux expériences diverses et complémentaires qui ont présenté leurs textes ce soir-là, soutenues – ou défiées – par la modération de Camille Luscher. En sélectionnant des passages et des problématiques, elle amenait les traductrices et le traducteur à raconter ou à commenter leurs choix et l'orientation de leur traduction.

Un des grands défis posés par le texte concerne par exemple sa forme. En rappelant l'instrument du même nom, *Rose Épinette* met également en lumière un aspect important des textes de Walser : leur musicalité, qui dans ce texte-là prend la forme de l'octosyllabe. Voilà la contrainte formelle majeure qui s'imposera aux traductrices et au traducteur, et que tous résoudront avec les outils propres à leur parcours et à leur expérience. Raphaëlle Lacord et

Marina Skalova choisissent ainsi de faire recours à l'éლისion pour gagner en flexibilité au niveau du vers et mettre en avant le langage familier et par endroits gouailleur de la cour du château endormi : « *Vous tous là, tout autour de moi, / voyez, r'gardez attentiv'ment : / cet homme vint me réveiller / d'un profond sommeil de cent ans; / et maint'nant il demande ma main.* » Jean-Louis Besson décide quant à lui de travailler un octosyllabe pur, dont il apprécie la rareté en langue française et le rythme libéré de la césure : « *Vous tous en rond autour de moi, / Regardez, s'il vous plaît, cet homme, / D'un sommeil centenaire profond / Il m'éveilla et aujourd'hui / Désire me prendre pour épouse.* »

Outre ces aspects textuels, la joute a offert l'occasion de discuter de questions propres à la traduction théâtrale, notamment concernant le fait de traduire en binôme, pratique courante au théâtre, ou la place de l'oralité dans la traduction de textes de théâtre. Le public a ainsi pu constater l'importance de la voix lorsqu'il s'agit de traduire des textes destinés à la scène qui plus que d'autres requièrent d'être prononcés pour s'assurer de leur bonne résonance – sans toutefois en lisser les enjeux et aspérités. Il ne s'agit pas de prémâcher le travail des comédien·ne·s ! Par leurs explications et leurs observations, les participant·e·s de cette joute ont contribué à une lecture approfondie, enrichie de l'œuvre de Walser.

Pour prendre part à une joute de traduction, il faut être un peu joueur et peut-être tenter des solutions qui seraient écartées dans un autre contexte, par exemple éditorial. Ainsi, c'est tantôt Jean-Louis Besson qui fait faire à son comptable un clin d'œil à peine dissimulé à l'auteur de l'original, Walser : « Et les bilans pourraient valser » (quand chez ses adversaires il ne se « souci[e] guère des bilans ») ; tantôt Marina Skalova et Raphaëlle Lacord qui introduisent un peu d'humour et d'étrangeté dans leur texte en faisant dire au poète de la pièce « J'aurais préféré qu'il aille voir sur l'arbre si j'y suis », au lieu du plus classique « J'aurais aimé qu'il reste au Diable » de leur opposant.

De cette soirée autour de la traduction, nous retiendrons aussi les beaux moments de lecture – rendus possibles par le talent de ces traductrices et traducteur à créer des textes drôles, fluides et malicieux. En compagnie de Rose Épinette, nous avons goûté tout le piquant du métier de traducteur, sans craindre d'aborder des questions épineuses, et nous avons surtout constaté qu'au terme d'une joute de traduction littéraire, il n'y a pas de gagnant – mais bien plusieurs gagnant·e·s.

Camille Logoz

Jean-Louis Besson a été professeur à l'université de Paris Nanterre, où il a fondé et co-dirigé le master professionnel « Mise en scène et dramaturgie ». Il est surtout un grand traducteur de théâtre, avec à son compteur des textes de Kleist, Büchner, Heinrich Heine, Heiner Müller, etc. Il est le bénéficiaire de la bourse du Programme Gilbert Musy 2018, grâce auquel il séjourne actuellement pour une durée de trois mois au Château de Lavigny, résidence pour écrivains et traducteurs.

*Marina Skalova et Raphaëlle Lacord ont toutes deux l'habitude de travailler des textes pour la scène. Raphaëlle Lacord a traduit du théâtre pour l'Arche Editeur et travaille actuellement à sa première traduction de roman (*Immer ist alles schön*, de Julia Weber). Marina Skalova était dramaturge de saison (17-18) au théâtre de Poche à Genève où sa traduction de Katja Brunner a été jouée en mai 2018. Elle termine l'écriture de sa première pièce de théâtre.*

Camille Logoz termine actuellement son master de français et d'allemand à l'Université de Lausanne, dans le cadre duquel elle a suivi un programme de spécialisation en traduction littéraire. Elle a également assisté le Centre de traduction littéraire dans l'organisation du Programme Gilbert Musy.